

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilleton de la Semaine Sainte
Samedi Saint 11 avril 2020

**LA FOI DANS L'ŒUVRE DE
JOSEPH MALÈGUE
CHOIX DE TEXTES
par l'abbé Paul Warlomont**

**VIVRE, Cahiers de Vie Spirituelle
Éditions de la Cité Chrétienne
Bruxelles 1942**

TABLE

Témoignage d'un laïc	5
I. La Foi insuffisante	7
II. La Foi perdue	16
III. Les parties constitutives de la Foi	28
IV. La Foi sereine au milieu des douleurs	44

Nihil obstat, F. QUESTIAUX, l. c., Namurci, 5 Februarii 1942
Imprimatur, A. COLLARD, vic. gen. Namur, 6 fév. 1942.

TÉMOIGNAGE D'UN LAÏC

[5]

Joseph Malègue est mort en 1940. Il laisse un roman spiritualiste universellement apprécié : *Augustin ou le Maître est là*. La psychologie religieuse et le sens de l'observation de cette œuvre sont d'une acuité et d'une profondeur extraordinaires¹. Il a écrit depuis trois carnets d'essais divers. La pensée y est plus abstraite, mais garde toute sa fermeté et sa finesse².

Nous pratiquons dans cette œuvre très dense, quelques coupes de textes. Nous les groupons autour du thème de la Foi.

Malègue, dans son roman, a mis en scène le drame de la Foi perdue au milieu des angoisses du doute. Il a présenté également la Foi possédée dans la sérénité, au sein des douleurs. Il est revenu sur le sujet dans un de ses essais dogmatiques³.

[6]

Aussi images et notes psychologiques alterneront-elles. Ce sera, nous l'espérons, pour l'agrément du lecteur qui, tout en prenant son butin, appréciera le style d'un romancier de grande race.

Quant à notre tâche, malgré le titre annoncé pour cette brochure, elle se limite à tisser quelques ligatures honnêtes, qui respectent la pensée de l'auteur, tout en la concentrant autour d'un sujet qui doit intéresser la vie de tous.

Car nous voudrions que ces textes fassent réfléchir ceux qui croient. Sur les neuf dixièmes de baptisés que nous comptons encore en beaucoup de régions, il en est tant qui ont besoin de se pencher sur leur foi, de la réveiller, de la VIVRE !

Mais nous voudrions encore plus atteindre ceux qui s'affirment incroyants, sans l'être autant qu'ils le pensent.

P. W.

¹ *Augustin ou le Maître est là*. Deux volumes. Spes 1934, 50 frs.

² *De l'Annonciation à la Nativité*, Flammarion, 1935, 12 frs.

Petite Suite liturgique, Spes, 1938, 15 frs.

Pénombres. Spes, 1939, 15 frs.

³ [Sans note dans le texte. Il faut y voir une référence à *Pénombres*.]

I - LA FOI INSUFFISANTE

[7]

C'est sans ironie que nous alignons cette première tranche de textes. Que les uns voient, dans un exemple vivant, ce qu'est la Foi indigente, si séduisantes qu'en soient les images.

Le parfum de vase vide qui s'en exhale éveillera-t-il quelque regret chez ceux qui auraient perdu la foi ? Nous le voudrions.

Tous enfin admireront le talent peu commun de Malègue de fouiller dans ses souvenirs d'enfant. Car nous avons affaire à un prospecteur de la taille de Proust.

Le dimanche d'un petit garçon

Bonheur de porter certain costume marin, dans ces premières minutes vides du dimanche matin. Un morceau de ciel, d'où coule ce bonheur spécial, dit dominical, à qui l'invisible soleil communique avant la messe, un ton d'oisiveté heureuse. Certainement c'est toujours ainsi, en petits fragments [8] bleus, mal cassés et pleins de cloches, qu'on voit le ciel du dimanche matin, dans les rues désertes...

Toute chose exhale l'arôme subtil du dimanche. Le frais lever du matin, les habits du dimanche, les cloches du premier et du second coup, tout prépare ces moments d'immobilité tendue qui précèdent le départ pour la messe, ces minutes indiciblement particulières qui collent au présent pendant quelques secondes encore, pour se détacher ensuite et s'abimer au flot des minutes communes...

Assis à l'église, tandis que ses jambes trop courtes pendent entre le dallage et les bâtons de chaise, près du prie-Dieu de sa maman, Augustin lève les yeux et la regarde. Il l'aperçoit d'en bas. Il voit ses lèvres qui remuent... Son doigt à elle quitte le paroissien, tourne

quelques pages du livre de l'enfant, gauchement puisqu'il tourne de trop haut. Il indique le commencement de la prière spéciale qui convient à ce moment de la messe. « Préface. Voici l'heureux moment où le Roi des Anges et des Hommes va paraître ». Augustin a retrouvé le fil. Plein d'une docilité appliquée, il commence à suivre de son index annobli, mais gêné par le gant.

Cette première vie religieuse, composée de roses artificielles et de musique, de mots abstraits, théologiques et impressionnants, projette jusqu'au fond de ce cœur d'enfant « comme autant de tentacules despotiques... »⁴.

[9]

Influences maternelles

La famille est en voyage vers les Planèzes, dans la voiture, pendant la récitation sourde et continue du chapelet maternel. On traverse la forêt.

A peine prononcés, au lieu de s'évanouir à travers les voûtes d'arbres, les mots étaient recueillis par une haute puissance solitaire. Il n'y avait personne cependant. Il n'y avait que l'amplitude silencieuse et disproportionnée des bois, mêlée à des sons de prière et de sommeil... Elle allait chercher au fond de vous, pour le caresser et l'assouplir, quelque chose qui était peut-être bien votre âme, tant c'était profond...

Le chapelet était dit, la cinquième dizaine bien et dûment suivie de tous ses accessoires latins et français, les siècles des siècles pour la dernière fois suscités⁵.

« La vigilance de la mère d'Augustin, capitale en ce qui concernait les choses matérielles, s'étendait de plus aux terres religieuses, exploitées par elle en faire valoir direct. Une

⁴ *Augustin ou le Maître est là*, p. 12-13.

⁵ *Id.*, p. 42.

inexplicable solidarité de temps et de lieux associait les prières aux repas. Un régime d'union personnelle unissait les deux royaumes sous la même souveraineté ».

[10]

La prière du matin, récitée ainsi que jadis, entre la cuisine et la chambre à coucher, était hâtive, légère, aérée et comme mousseuse, à goût de chocolat et de départ. Elle vous retenait au lacs des Actes et des Commandements, tandis qu'on se jetait déjà dans la grande journée neuve....

Le Benedicite de midi se mêlait dans les arrières gorges, aux premières émissions des choux et du bouillon gras. Le Père y assistait d'une adhésion tacite, sans se signer, sans interrompre la lettre qu'il lisait ou son tambourinement sur la table.

La prière du soir, grave et recueillie, se disait dans la salle à manger, devant une table débarrassée, parmi des heures confuses qui tenaient du plein jour par le travail qu'on y brassait encore, et de la nuit par l'apaisement qu'elles conseillaient. Elle admettait deux ennoblissements : d'abord le silence de l'examen de conscience, pendant lequel on réentendait la pendule, puis l'odeur de crypte du De Profundis. Debout, tenant de l'intellectuel et du publicain, M. Méridier exprimait par son attitude, que nul ne définirait pour lui des sentiments religieux baignés de métaphysique et de mélancolie...⁶

L'influence des prêtres...

Celle du père était nulle, bien loin de soutenir celle de la maman. Et Madame Méridier, malgré son affectueuse autorité était incapable d'éclairer [11] cet adolescent qui avait besoin de vivre des exemples, des traditions, de les faire siens, pendant ces années d'études fortement conduites.

Le lycée n'ajoutera rien. Au contraire.

⁶ *Id.*, p. 63-64.

Et le prêtre ? Il ne reste plus que lui !

Le prêtre fait ce qu'il peut. Et ceux que rencontre Augustin, sont un peu falots, ou candides, ou piètres psychologues.

Or ce sont les parents que Dieu appelle à collaborer avec sa Toute Puissance à la venue et à l'éducation des humains en ce monde. C'est eux qu'Il unit pour former, en première intention, non seulement des athlètes et des militaires, mais des croyants réfléchis et forts à la lutte. Le prêtre ne peut pas suppléer. Il conseille, il aide, il collabore, il soigne les consciences blessées, et guérit comme le Christ. Il ne remplace pas.

Le vicaire de la paroisse d'Augustin, l'abbé Amplepuis, pénètre rarement dans la famille. Il conspire innocemment avec l'influence religieuse de Mme Méridier. Mais ses œuvres populaires ne s'appliquent pas exactement à l'adolescent.

Il ne reste alors plus que la Messe du dimanche et les Sacrements hebdomadaires.

A la Messe chantée de huit heures

« Prenez la page 145. Nous voulons Dieu », criait l'abbé. Il avait juste le temps d'ouvrir les [12] vannes et de sauter en arrière. Une cataracte sonore déferlait dans l'Abbatiale...

Puis c'était le moment des Actes avant la Communion. D'effrayantes audaces métaphysiques, sous leur onction fénelonnienne, circulaient incognito, les yeux baissés, vêtues de lin. Des petits garçons, d'une simplicité docile répétaient par cœur, des thèses transcendantes...⁷

Les sacrements hebdomadaires

L'abbé insistait sur leur régularité, en joignant, par le bout des doigts, des mains velues et blanches où logeait une force rurale désaffectée.

⁷ *Id.*, p. 66-67.

- *D'un autre enfant on exigerait qu'il y soit fidèle, mais de lui...*

La phrase non terminée, pendait sans toucher terre. On ne manipule pas Augustin comme un gâs de patronage, par un ton militaire et des bons points. Pas davantage avec l'onction conventionnelle, et les fleurs de rhétorique de trop vieux herbiers.

- *Je voudrais, Madame, qu'il prenne l'habitude de me voir au confessionnal, les samedis vers 4 heures ou 4 h. 1 /2. Il aura le temps de quitter les camarades, d'éviter les questions, n'est-ce pas ?⁸*

C'était une belle nuit, attentive et vaste, peuplée d'odeurs de cave, d'arrosage et d'encens... L'abbé tutoyait Augustin d'emblée. Il était tout [13] simple et naturel. La conversation avec ce fantôme se distinguait sans doute par le sujet, de ce qu'elle eût été dans la rue ou à table, mais nullement par le ton ou par la bonhomie, pas plus que n'étaient solennisées la respiration, la toux ou l'eau de Botot dont l'abbé se lavait la bouche. C'était bien commode. On finissait par croire que les péchés aussi perdaient leur belle toilette intime et ténébreuse, endossaient le veston de tout le monde, marqué de taches et d'accrocs, la livrée humaine qui a tant servi. Derrière l'énorme autel, à travers un espace scandé de colonnes, un bourdon d'orgue continu, à l'extrême limite du grave, s'exerçait pour le lendemain. De subits jets de son, ternes et dévernés, le piquaient parfois pour le réveiller.

- *On ne peut empêcher, disait l'abbé, les choses sales de causer un certain trouble. Nulle trace de péché là-dedans. Qu'Augustin remercie Dieu de l'avoir gardé honnête, pas comme le pharisien, mais comme un publicain de bonne volonté.*

De belles choses paternelles, humblement calmes et toutes droites...

⁸ *Id.*, pp. 64, 65.

Ainsi connut-il un degré de plus dans sa maturité d'adolescent, le bienfait indirect d'une épreuve boueuse, une forte alliance entre son intégrité morale et son catholicisme natal, une sorte de propreté avertie, assez hautaine, et comme un mépris documenté⁹.

[14]

Le drame de la foi perdue

Augustin goûte à l'Arbre de Science. Et rien ne contrebalance un enseignement qui sans être hostile, expulse sans le laisser paraître « un surnaturel décevant écarté ». Un maître d'études lui a passé la *Vie de Jésus*, de Renan. Il l'a lue malgré le sens du défendu de l'Index, encore présent.

« Renan ? Eh bien, cette fois j'ai lu Renan, je sais comment c'est fait ». Une envie de blasphémer lui est venue peu après, il ne sait comment en passant devant l'église abbatiale. Était-ce un blasphème ? - Pas consenti, dirait Amplepuis. Alors, ce n'est pas un blasphème¹⁰.

Il connaîtra d'autres crises. Jusqu'à la perte de la foi. Dououreux calvaire longuement évoqué. Noble souffrance dont nous verrons l'épilogue plus loin.

Et qu'on ne se méprenne pas sur le sens des pages que nous avons citées. Nous ne nous sommes pas offert le luxe dangereux et injuste d'une critique purement négative.

Mais il fallait nous convaincre que la base d'une tradition chrétienne, même solide, même édifiée par des parents modèles, surveillée par des prêtres parfaits, resterait encore une fon-[15]-dation au ras du sol, si l'*effort personnel* n'y venait construire.

Que deviendrait notre peuple, à grande majorité de non-pratiquants, à plus forte majorité encore de baptisés, - oh

⁹ *Id.*, 73.

¹⁰ *Id.*, 136.

l'ironie de ces deux majorités conjuguées ! - devant un choc brutal ou une lente et systématique paganisation ? On verrait alors ce qu'il y a de *personnel* dans notre foi. Il faudrait choisir, tout net, pour ou contre Lui. Il n'y aurait pas de place pour une neutralité bienveillante ou accommodante... au plus offrant !

Si nos baptisés, pratiquants ou non, ne vivent leur foi jusqu'aux héroïsmes qu'elle peut demander, c'en est fini de notre patrimoine de vie chrétienne !

II - LE DRAME DE LA FOI PERDUE

[16]

Abandonnons le roman aux évocations colorées, pour des textes plus abstraits, plus rigoureux aussi. La crise intellectuelle faisait déjà le nœud du roman d'Augustin. Mais l'auteur a repris le sujet dans son dernier carnet « Pénombres ». C'est ce dernier qui nous prêtera cette deuxième coupe de textes.

Le guide reste sûr. Cette psychologie de l'incrédulité par un laïc, juriste, sociologue, philosophe de solide texture, théologien discret en civil, a quelque chose d'encourageant. Dieu veuille qu'elle atteigne et l'oreille et le cœur des fameux « incroyants », plus facilement que les exposés d'ecclésiastiques chevronnés.

De l'incrédulité formelle à l'incrédulité concrète

Tout d'abord, il n'est pas question de nier le péché d'incrédulité. Dieu, dit saint Augustin, n'abandonne pas s'Il n'est abandonné. Et le [17] Concile du Vatican nous avertit que ceux qui ont reçu la Foi par les enseignements de l'Église, ne peuvent jamais avoir une raison de la révoquer en doute.

*Il ne faut pas trop se rassurer, parce qu'une propension naturelle nous porte à minimiser nos fautes... parce que certaines fautes initiales ont coutume de masquer leurs premiers pas sous des excuses faciles... parce que c'est enfin dans les âmes les plus hautes et les plus aiguisées qu'il convient de chercher les solutions les plus pures des problèmes de spiritualité. Newman, s'il fût resté dans l'Église d'Angleterre, se fût senti coupable de péché mortel...*¹¹

Et pourtant : La théorie des degrés de consentement dans le péché s'applique ici comme ailleurs et ménage nécessairement

¹¹ Pénombres, p. 108.

autour de la faute abstraite, définie en ses éléments matériels et impersonnels, un champ concret de personnalisation et d'imputabilité où nul autre que Dieu n'est juge.¹² De l'abstrait au concret, il est un passage que Dieu se réserve¹³.

Une âme fraternelle

C'est précisément parce qu'il nous faut laisser à Dieu son domaine et son jugement, que nous [18] aurons une âme fraternelle pour tous ceux qui disent ne plus croire. C'est la manœuvre la plus élémentaire pour qui veut comprendre un frère, s'en faire écouter. C'est la condition essentielle de toute conquête.

On nous a fatigué les oreilles avec des paroles combatives. Les « adversaires de la religion » semblent toujours dressés face aux Fils de l'Église. Ils le sont peut-être, mais pourquoi le leur faire sentir ? Nos chants de combat ou prières « pour les ennemis de la Foi » doivent parfois les faire sourire, s'ils les entendent.

Il y a certes beaucoup de vraie bonne volonté et d'esprit d'apostolat chez ces âmes chrétiennes qui prient, efficacement, pour le retour des « brebis égarées ». Loin de nous la pensée de minimiser leur apostolat, essentiel, aux premières lignes du front de l'Église. Ames courageuses qui se cloîtent et se mortifient pour mieux ébranler le Ciel. Mais il faut reconnaître qu'elles se font du « pécheur » un peu à la façon des Croisés Eucharistiques, une idée assez artificielle qui étonnerait fort des gens qui ne pratiquent pas, et sont encore loin de nier Dieu.

Ces maladresses font du tort à la conquête.

Il faut en outre savoir attendre, ne pas enjamber sur la Providence, suivre les circonstances providentielles, ces « Maîtres que Dieu nous donne de sa main ». Il faut, pour souligner un mot [19] charmant et si nuancé de Malègue, « un zèle qui sait revêtir les formes de l'absence de zèle ».

¹² C'est toujours nous qui soulignons.

¹³ *Id.*, 106.

Toute œuvre d’apostolat doit connaître l’absence de cette hâte où se cache trop facilement quelque chose comme un amour-propre de bon ouvrier. L’ouvrier, ce n’est pas nous.

En un mot : la discrétion, le sens du silence ou de la parole, l’intelligence de l’occasion ou du momentané, l’acceptation de causes secondes et de leur lenteur infime... que d’occasions pour l’esprit de finesse !¹⁴

Voilà qui est bien dit ! Mais le dilemme est dur pour une âme de feu : se sentir animée d’un zèle ardent, surnaturel... et rester très humaine, ne pas agacer par un empressement maladroit, ne pas vouloir trop vite engranger. « Mais serons-nous moins patients que Dieu ? »

Enfants gâtés que nous sommes ! Nous englobons dans une même commisération un peu froide, « tous ceux qui ne partagent pas notre bonheur », comme dit la prière connue.

Et il y a pire : l’accusation de mauvaise foi. N’oublions pas que nous avons affaire à des blessés.

Les accusations de mauvaise foi sont en général gratuites et les pires de toutes, encore que souvent [20] rencontrées dans d’insuffisantes apologétiques. Il faut savoir s’abstenir de toute terminologie qui semblerait faire glisser de l’abstrait au concret le péché d’incrédulité. Ces mots d’hérétique et d’apostat, formulables in abstracto peut-être, ont, en fait, un son qui n’est pas fraternel. Ce n’est pas d’eux qu’il convient de se servir quand nous parlons de nos frères séparés. Nous risquerions d’élargir la séparation et d’aviver la blessure...¹⁵

Les motivations intellectuelles de l’incroyance

Comment perd-t-on la Foi ? Y aurait-il moyen de cheminer fraternellement, à côté des chrétiens qui quittent l’Église, et de

¹⁴ *Id.*, 153.

¹⁵ *Id.*, 140.

connaître, à l'inverse des motifs de crédibilité, leurs motifs de ne plus croire ? Malègue l'a fait, avec cette compréhension humaine des âmes « qui n'ont pu conserver dans sa forme et sa richesse doctrinale le vif sentiment de la Paternité de Dieu ».

Et notre fin psychologue d'opérer un classement discret selon les techniques d'un Bon Samaritain. Nous le suivrons de loin, prenant un ordre plus simple encore, allant de la grande masse inconsciente, au petit groupe d'intellectuels racés, arrêtés devant la Foi.

1. L'HÉRÉSIE, AU MOINS MATÉRIELLE.

En bien des églises, au credo différent, de belles [21] âmes s'abritent, d'autant plus proches de nous que le contenu chrétien de leur confession est moins perdu du fait de la rupture initiale. Certes, de nous à elles, le pas serait vite franchi, mais cette distance n'est pas assez grande pour qu'elle leur soit perceptible. Ils se croient à peu près sur le même plan que nous, et ce mot même d'à peu près caractérise exactement leur pensée. Souvent même il leur arrive d'emprunter à notre vie spirituelle ses tactiques psychologiques, omettant les sources et faisant un tri dans les saints¹⁶.

Avec ceux-ci la discussion proprement apologétique est à déconseiller, sauf en des cas particuliers. Réjouissons-nous de leur rencontre au moins partielle, avec le Christ, nous disant qu'elle aboutira, quand Il le voudra. Et aidons-les de notre prière.

2. LES RÉVOLTÉS DEVANT L'INJUSTICE SOCIALE.

Dans le plus grand nombre des incrédulités, le thème fondamental qui chante au creux de l'état d'âme, ce n'est pas la froide chanson des sciences positives, c'est la mélodie de l'angoisse humaine et le rythme douloureux des jours. Non,

¹⁶ *Id.*, 186.

cette vieille souffrance qui pèse sur nous depuis l'Eden ne peut être l'œuvre du Dieu infiniment bon dont les religions et les théodicées modèlent aux yeux de notre âme la vaporeuse espérance. [22] Et ainsi donc, là aussi, ce qui nous cache la face de Notre Père, c'est le désir naïvement égoïste de ramener l'esprit de Dieu au nôtre, de ne pas accepter tant de distance entre notre petitesse et sa Paternité.

Et voici l'accusation parente et née de la première : la religion ne détourne nos regards du paysage immédiat de la douleur humaine que pour les orienter vers de problématiques contre-parties célestes qui ne nous touchent, comme les lumières stellaires, que par des rayons perdus. Cependant, elles arrachent notre activité aux urgents appels de la vie pour les offrir à la chimère. Cette sombre formule : « La religion, opium du peuple », résume l'abandon des croyances religieuses par les masses populaires, « le plus grand scandale du XIX^e siècle », selon l'une des plus fortes paroles sorties de la bouche d'un Pape¹⁷.

Le remède, ici, l'Église le connaît mieux que personne, c'est la pratique du 2^e Commandement, semblable au premier, « ... ton prochain, comme toi-même ». Un amour profond et discret. Panser les blessures sans jamais irriter.

L'Église fait cela. Des milliers de Petites Sœurs font cela, à peine remarquées. Des laïcs aussi. Des prêtres. Des saints inconnus et nombreux.

3. LES INDIFFÉRENTS.

La Foi ne leur dit rien. L'incroyance non plus. [23] Ils ont cessé de pratiquer. Il a suffi d'une démarche maladroite, d'un froissement à peine motivé, d'une parole en chaire ou en visite... pour qu'ils se détachent. A-t-il même fallu tout cela ?

¹⁷ *Id.*, 130.

On possède la Foi ou non, et c'est tout. Eux ne la possèdent pas et c'est tout encore. Ceux qui ignorent la Foi n'ont pas à se préparer le cœur et la pensée pour sa venue ; pas plus que ceux qui en jouissent n'ont à l'entretenir. Ou vraiment si peu, et si facilement, et avec une pensée à si bon marché ! La Foi est un bonheur certes, mais eux qui n'ont pas cette chance, eux qui ne sont pas les « gâtés de la vie », ce qui les attend ce sont des devoirs austères et sans illusion, des devoirs sérieux et positifs, qui manquent apparemment à ceux pour qui la Foi facilite et sans doute édulcore l'existence.

D'ailleurs est-elle bien utile pour le bonheur céleste, qui peut-être, après tout, existe ? Ils n'en sont pas très sûrs, Ils en donnent volontiers pour preuve l'exemple des infidèles que l'Église, disent-ils, n'ose point damner, car ils ignorent qu'eux aussi, ces infidèles, ils ont à construire leur salut éternel par une vie spirituelle proportionnée à leurs lumières et à l'état où les ont laissés les lois sociologiques qui les régissent. Tandis qu'eux-mêmes ont devant les yeux, sans gratitude et sans même s'en douter beaucoup, la grâce d'un christianisme entremêlé aux racines profondes de [24] leur race, déjà tout adapté à leur pensée et à leur cœur¹⁸.

4. LES IMPRUDENTS.

Ils sont déjà moins nombreux que les masses anonymes et plus passives que nous venons de traverser.

Ils ont connu une période de foi sereine, grâce sans doute à des traditions familiales solides. Ils ont peut-être même eu le temps d'étayer leur Foi sur des motifs de crédibilité sérieux. Ils savent que Dieu a parlé, et où, et comment. Ils aiment l'Église et sa bienfaisante doctrine.

Ils ont douté, puis nié. Autodidactes imprudents, ils ont méconnu l'Index, ont cherché seuls, sans trouver peut-être de prêtre qui gagnât leur confiance. Ils ont négligé le corps enseignant qu'est

¹⁸ *Id.*, 142-143.

l'Église, « alors que, toute question d'autorité mise à part, cette consultation serait de nécessité au moins pédagogique ».

Ils ont oublié, qu'en toute étude, « l'instruction se transmet du compétent à l'incompétent, ce qui fait de l'humilité une vertu intellectuelle et morale à la fois ».

5. LES INTELLECTUELS.

Capables d'un effort philosophique sérieux. Leur intelligence n'est pas adaptée à leur foi. [25] Que de croyants dont la Foi reste en veilleuse, parce que la culture religieuse des jeunes années n'a pas crû de pair avec la culture intellectuelle. Ils ont étudié. La philosophie les intéresse, l'histoire de la philosophie surtout. Mais elle n'a jamais servi à soutenir leur foi, leurs motifs de croire. Ces intellectuels sont en danger, malgré leur foi traditionnelle. Ils ont un talent dont Dieu leur demandera compte.

Le vieil exposé d'enseignement primaire qui constitue pour la plupart d'entre nous la métaphysique de la religion, et, lorsqu'il se hausse d'un degré, l'aspect naïvement scolastique sous lequel il cache sa force, convenons que tout cela n'est pas de taille.

Combien de fois nous fut-il affirmé que beaucoup de nos contemporains, j'entends les esprits de premier ordre, ceux pour qui la culture philosophique ou scientifique apparaît la plus poussée, ne dépassaient pas dans les disciplines intellectuelles dont leur religion est l'objet, le niveau d'un catéchisme de persévérance ou d'un manuel d'apologétique démodé ! Sur l'immense recherche théologique, ils n'ont jamais ouvert la moindre lucarne de leur âme¹⁹.

¹⁹ *Id.*, 113.

6. L'INCROYANCE PURE ET NOBLE.

On la rencontre chez le professionnel de la pensée pure, homme de sciences ou philosophe. [26] C'est le cas d'Augustin Méridier. Citons ici deux pages de Malègue, à notre sens les meilleures qu'il ait écrites sur l'incroyance. Le coup d'œil est fraternel, loyal et incisif tout à la fois.

Dans sa pensée, après un examen qu'il croit sérieux, il ne fait pas place au Dieu révélé. Son incrédulité est une incrédulité noble. Elle se présente comme une fidélité à la raison. Il croit obéir à un devoir intellectuel, et c'est une opinion juste quant à la forme. Rien en effet n'est au-dessus de la vérité, et comme dit Jacques Rivière, nous ne sommes attachés à la religion que parce qu'elle est la vérité. La conformation à la vérité est le point suprême et terminal de notre navigation terrestre et l'on ne remonte pas en amont.

Mais c'est une opinion fautive quant à la matière. Ils confondent la vérité avec la technique de sa recherche. Ils se conduisent comme si le point final de leur voyage était non la vérité mais la méthode. Ils sont en retard d'une station. Ils savent bien cependant que dans les sciences de la nature (où ils sont souvent les maîtres), chaque ordre de faits se construit à lui-même sa technique particulière de recherche dans la grande technique générale de la pensée. Mais ils ne maintiennent devant leur regard et leur attention que les faits de la nature, et s'ils s'examinaient au fond d'eux-mêmes, en ces rares moments de sincérité parfaite que l'on a avec sa conscience, ils conviendraient que les faits de Dieu ne les intéressent que d'un intérêt théorique et lointain.

[27]

Chez beaucoup de ces incroyables intellectuels, il naît lentement un certain état d'esprit reposé, exempt d'inquiétudes éternelles, une installation paisible dans le terrestre, une absence à peu près totale du sens de Dieu. Et en effet ils sont

précisément domiciliés dans le plus beau terrestre : ce prodigieux paysage des sciences positives dont ils sont souvent eux-mêmes les architectes intelligents²⁰.

Avec ceux-ci, comme avec tous, il faut une âme de charité et de compréhension docile. « Il faut faire comme Lui, dit Malègue, et les aimer. S'ils n'ont pas exactement souffert pour Lui, ils ont souffert à cause de Lui. Ils ne devraient pas quitter un seul jour notre prière ».

²⁰ *Id.*, 144-145.

III - LES PARTIES CONSTITUTIVES DE LA FOI

[28]

Le moment est venu de construire.

Les traditions religieuses sont fondement d'un édifice où l'intelligence, la volonté et la Grâce sont en quelque sorte composantes d'une seule et même réalité : la Foi surnaturelle.

Les textes du psychologue et ceux du romancier alterneront ici. Il suffira cette fois encore de modestes chevilles pour faire des uns et des autres, une analyse *sui generis* de la Foi, à l'usage des croyants et des mal-croyants d'aujourd'hui.

La foi intellectuellement fondée

La Foi est une adhésion *réfléchie* au témoignage divin. L'*intelligence* y joue son rôle parce qu'il n'y a pas de foi aveugle, au sens d'une foi non motivée. Le « *credo quia absurdum* » est une absurdité.

[29]

En ce grand édifice de métaphysique et d'histoire que construisent ensemble la Foi et ses préambules, il est hors de doute que l'intelligence a le devoir d'être exigeante... C'est une main de souveraine qu'elle passe, quand elle juge bon de passer la main.

Le plus grand dérèglement de l'esprit, écrit Bossuet, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient...

Les grands saints intellectualistes dont l'Église n'a pas manqué, saint Augustin, ou saint Thomas, pensaient précis, ferme et parfois un peu dur, même s'ils pensaient à genoux²¹.

²¹ *Pénombres*, pp. 81 à 82.

D'autre part les exigences intellectuelles ne sont pas les mêmes chez tous, et il y a bien des degrés, de saint Thomas à beaucoup de vrais croyants qui n'ont ni le devoir ni le besoin de vérifier avec autant de sévérité leurs motifs de croire.

La Foi peut se présenter en bien des cœurs sous des revêtements modestes, d'une texture et d'une forme simplifiée... Nous savons parfaitement aussi que bien des âmes, et des plus hautes ne s'embarrassent pas d'un appareil discursif permanent. Devant le tumulte des opinions hostiles, qu'ils n'ignorent cependant point, beaucoup se contentent de détourner la tête, et, comme Claudel, de regarder leur ami.

[30]

Mais ce regard ne les dispense pas pour autant d'efforts intellectuels. Ce face à face avec l'ami est une grande grâce, mais d'une sorte qui n'a pas coutume de durer longtemps.

Et d'autre part, les formes simplifiées de la croyance, la Foi des humbles et des charbonniers n'existent précisément qu'à cause de la confiance dont elles témoignent envers les formes pleines. Ce sont objectivement, des Fois de reflet. Elles signifient que le chrétien se repose sur la croyance intellectuellement parfaite réalisée par ceux de ses frères dont c'est la charge morale. Et il fait ainsi un usage pleinement suffisant du mode d'intelligence dont il est comptable envers Dieu²².

Remarquons que cette « foi de reflet », ou moins rigoureusement motivée, surtout chez les intellectuels, peut étonner ceux qui ne la partagent ou ne la pratiquent plus. L'espèce de candeur de cette foi facile, ajoutée à la routine, peut créer des gestes de foi qui font sourire.

C'est le lieu de demander à ceux qui s'étonnent, la même indulgence fraternelle que Malègue réclamait pour eux. Qu'ils ne plaisantent pas trop vite les côtés un peu comiques dont l'habitude

²² *Id.*, 79.

peut revêtir certaines attitudes. Il y a là beaucoup de réflexes tout-à-fait explicables, le plus souvent indemnes de toute hypocrisie.

Henri Bergson, en analysant le rire, se plaît à l'appeler « du mécanique plaqué sur du vi-[31]-vant »²³. C'est bien ce qui se passe dans le cas du Monsieur qui porte son flambeau à la procession, d'une main distraite, et son parapluie et son chapeau dans l'autre. Ou de la bonne dame, orthodoxement dévote mais qui pousse des soupirs agaçants ou a des gestes inutilement excentriques. On rirait autant du Monsieur distingué, un peu sourd et qui répond de travers. Ou du professeur incontesté qui semble oublier sa femme et ses enfants pendant une expérience de laboratoire.

Nous appuyons sur ce point car les « formes moins pleines » de la Foi sont tout aussi respectables que les autres. Tous nous avons à nous surveiller, à être indulgents. Et nous apprendrons beaucoup de la bonne femme qui prie avec ferveur et foi tenace, devant sa Madone, près du petit cierge qui se consume naïvement.

La foi libre

Je donne mon adhésion parce que je sais que Dieu a parlé, qu'il est déraisonnable de refuser mon *oui* à la parole de Celui qui ne trompe ni ne se trompe. Mais le contenu de ma Foi n'en apparaît pas moins d'une obscurité telle que je ne puis qu'exiger qu'il n'y ait pas de contradiction évidente. Car je sais en effet que l'Auteur [32] de ma raison est en même temps Celui qui révèle.

Il y a donc ample matière à *volonté*, et il faut qu'elle m'ébranle.

Il y a plus. Je prévois tout ce que cette adhésion va entraîner pour moi. *Loyal*, et décidé à trouver la vérité, qui est une, j'irai jusqu'aux conséquences ultimes. Je devrai *vivre* selon cette foi, trouver Dieu en son Fils Jésus, dans l'Église divine et humaine qui le prolonge, avec sa grâce et ses pouvoirs, « aller à la messe », et ne pas me contenter de « dire mes prières chez moi », ou pendant les rares heures d'un bombardement.

²³ *Le rire*, pp. 33 et 43.

Conçoit-on quelle angoisse il peut y avoir pour cette volonté loyale, qui reste sur le seuil, les raisons de croire en mains ? Car les raisons de croire ne font pas la foi. Pascal l'a assez dit : il faut s'embarquer. Il faut « souscrire », selon un mot heureux de Malègue.

Convenons qu'il nous est arrivé de frémir à cause de l'amplitude des exigences morales que nous pressentions, devant cette sorte d'obligation illimitée souscrite par nous, cette mainmise sur notre avenir. Il n'est plus à nous. Il est consigné. Il est à la disposition d'un Créancier souverain. Cette conquête de notre liberté profonde, paradoxalement, nous fait d'abord esclaves. Que cette rébellion de l'affectif envoie un contre coup sur [33] l'intelligence, quel psychologue s'en laissera surprendre ?²⁴

Malègue sait très bien d'ailleurs que la *volonté* doit nous embarquer.

L'homme qu'un acte de foi jette en Dieu s'y jette en un cri de confiance et de joie. Il sent qu'il s'abandonne en des bras tout-puissants et qu'en quelque manière même, cet abandon dérive de Lui et Lui est dû. Ce n'est pas seulement aux derniers moments de sa vie, mais en chaque acte de Foi, qu'il remet son âme entre Ses mains.

Il connaît une sorte de puissant bonheur à faire le cas échéant, le médiocre sacrifice des petites réserves, des petites chicanes, des petites lacunes, des petites hésitations sur la portée de son évidence, de toute cette poussière d'obscurité humaine qui tremblote dans la grande lumière de son acte de Foi.

Newman, saint Augustin, la tradition entière nous affirment qu'au fond on croit parce qu'on aime. Si l'on voulait voir de plus près quelle nuance spéciale enferme cet amour, peut-être

²⁴ *Pénombres*, pp. 85-86.

*apparaîtrait-il un grand cri de confiance dans la paternité de Dieu, poussé par la faible et précieuse âme humaine. On s'abandonne filialement à une paternité qui dépasse tout.*²⁵

Comme dans ce dernier texte la grâce apparaît [34] déjà dans cet abandon *filial* ! C'est que nous faisons ici des distinctions méthodiques, nécessaires, mais fausses en un sens, comme toute analyse d'éléments mêlés dans une réalité complexe, vivante et une à la fois. Malègue sent très bien cette complexité de l'âme humaine qui ne se partage pas en parties égales, intelligence, volonté et grâce, avec préséances diverses. On se rappelle l'Intelligence et sa main souveraine. Nous dirons plus loin la souveraineté omniprésente de la grâce.

*Soit au cours des conversions, soit dans les longues possessions de la foi indiscutées, notre vie volontaire et affective accompagne en sourde harmonie tous les mouvements de notre pensée. Le terme de « volonté » lui-même y devient de trop stricte mesure. Il est à peine suffisant pour comprendre tout ce monde intérieur fait de nos habitudes morales, de nos impulsions contrôlées ou non, de nos houles émotives ou de nos sérénités : notre cœur en un mot. C'est l'influence générale de cette activité-là sur l'intelligence dont il s'agit en réalité. Et plus précisément encore, c'est l'influence sur nos jugements de foi, d'une vie morale nourrie d'habitudes chrétiennes*²⁶.

La foi aidée

Car le Maître est là. La parole est maintenant à Dieu.

[35]

Cette troisième composante de la Foi qu'est la *grâce* arriverait bonne dernière, pour tout emporter ?

²⁵ *Id.*, p. 93-94.

²⁶ *Id.*, 94.

Dans une correcte dissection, reprenons les différentes démarches que l'on sait. Celui qui cherche méthodiquement la Foi formule d'abord les trois jugements intellectuels : Je *puis* prudemment croire ceci (jugement de crédibilité) ; je *dois* croire en ceci (jugement de crédentité) ; et enfin dans un acte de foi *humaine*, devant le témoignage divin assuré : *Je crois* cela, cela est vrai.

A ces trois jugements il ajoute la volonté de croire. Mais toutes ces démarches le laissant encore loin de la Foi surnaturelle, surviendrait la grâce.

Cela est plus ou moins exact en analyse. Mais il n'y a pas de moment « classique », où la grâce de Dieu, seule capable d'engendrer l'acte de Foi, vienne s'insérer. Certes elle est la démarche définitive, mais pas seulement en dernière instance.

Car si l'on réserve les « touches souveraines », rares et privilégiées, où Dieu terrasse une âme sur le chemin de Damas, il faut affirmer que *la grâce dans la Foi, intervient partout*, et entre dans la série des causes secondes. Rôle essentiel, rôle discret, cheminements bien humbles de la grâce, en apparence bien naturels,...

...dont les effets seraient décelables, et peut-être [36] même prévisibles sans la grâce. Même sans elle, tout le rouage nous en resterait explicable. Des psychologues pourraient (après coup, il est vrai) le démontrer. Et ils le font, en effet, puisque nous devons à des incroyants de très bonnes et pénétrantes descriptions des faits religieux. Il est facile de voir, par exemple, que toute notre vie religieuse nous vient normalement par une transmission sociale, familiale, scolaire, paroissiale. Le plus souvent par contagion acceptée, quelquefois à l'inverse, par une influence combattue.

Sur quoi les incroyants triomphent : « Vous appelez grâce les effets d'une musique, d'une souffrance ou d'un parfum, le poids de deux mille ans d'hérédité chrétienne, les tendresses

familiales, les émotions de l'enfance. Nous ne vous disputerons pas ces légers effluves ».

Nous avons assez insisté dans la première partie de cette brochure, sur les insuffisances de la tradition religieuse laissée à elle-même. Nous n'y reviendrons plus. Mais Malègue a raison d'en faire déjà le véhicule de la grâce. Et il répond fort bien à l'objection :

La remarque est d'une exactitude plus profonde encore que nos adversaires le croient. La grâce se sert des circonstances, sociales ou autres, qui sont l'œuvre des hommes. Elle en est le sens interne ; elles en constituent l'instrument, et dans une certaine mesure, le voile. Par elles la grâce agit, la grâce échappe ainsi aux regards. La forme [37] sous laquelle Dieu nous tend la main est celle même qui nous rend cette main invisible.

C'est que la grâce est une acceptation de la libre activité humaine, prise comme collaboratrice. On ne saurait trop insister sur la place énorme et presque respectueuse que la souveraineté de Dieu consent à l'autonomie de ses créatures. Elle devrait être pour nous un étonnement mêlé d'effroi. Dieu accepte et ménage cette petite causalité libre qu'est une âme...

Cette sauvegarde des lois de l'apparence et des causalités secondes, cette manière qu'elles ont, sous la causalité reine, de continuer leurs entrelacs autonomes, toutes ces recherches expérimentales qui remuent librement sous la théodicée, cette spéculation positive pleinement indépendante dont les sciences sont fières, toutes ces choses nous cachent Dieu, ou nous le laissent entrevoir en un lointain plus majestueux encore, suivant la profondeur de notre regard...

Si cette étoffe dont les choses sont faites prenait une conscience en tant qu'étoffe, son envers estimerait qu'il existe seul au monde, et qu'il n'y a pas d'endroit²⁷.

²⁷ *Id.*, 98-100.

Or c'est précisément parce qu'elle intervient partout, avec cette discrétion et cette omniprésence, que notre première et dernière attitude en ce domaine doit être la *prière*. Si la grâce accompagne la première démarche de l'intel-[38]-ligence, la prévient, la pénètre, il faut que celui qui cherche la Foi l'appelle aussi sans cesse.

Comme on comprend la première prière à exaucer : « Seigneur, si Vous existez, aidez-moi à croire en Vous ! » Et celle du père de l'enfant possédé : « Seigneur, je crois ! Mais viens en aide à mon peu de foi ! »²⁸

Et qu'on ne s'étonne pas autre part de voir des baptisés non pratiquants, ou pratiquants mais vidés de foi, végéter dans la vie chrétienne, parce qu'ils ne sont plus capables de prière humble. La Foi est une lumière qu'il faut entretenir. Heureusement que parfois la mèche fume encore !

Comme elle se justifie dès lors la méthode de l'abbé Huvelin. Malègue s'en souviendra.

Charles de Foucauld vient un jour trouver l'abbé Huvelin à Saint-Augustin, à Paris. Il a perdu la foi.

- Monsieur l'abbé, je n'ai pas la foi. Je viens vous demander de m'instruire.

L'abbé le regarda :

- Mettez-vous à genoux, confessez-vous à Dieu : vous croirez.

- Mais je ne suis pas venu pour cela.

- Confessez-vous !

Celui qui voulait croire, écrit René Bazin qui conte ce trait, sentit que le pardon était pour lui [39] condition de la lumière. Il s'agenouilla et confessa toute sa vie²⁹.

Ce fut la méthode du curé d'Ars, la bonne, celle de Dieu.

²⁸ Mc 9, 23.

²⁹ *Vie de Charles de Foucauld*, p. 94.

Malègue a illustré cette psychologie de la grâce dans *Augustin ou le Maître est là*.

Rien n'y est truqué. C'est loyal. Pas de machinerie apologétique. La réalité est respectée sans accroc. Un apôtre ardent mais trop empressé s'offusquerait peut-être à voir les rôles humains si fidèlement tenus. Il s'impatienterait de ne pas voir la grâce plus tôt intervenir. Elle n'interviendra, apparemment, qu'aux 30 dernières pages, à la conversion ultime, la « fuite vers Dieu par les raccourcis ».

Non, elle est sans cesse dans le jeu.

Le Maître était déjà là quand Augustin étudiant, angoissé par le problème de Jésus devant la critique biblique, disait en se raillant lui-même : « Je m'offre le luxe d'une nuit d'angoisse. Pareil à Jouffroy ! » Largilier, son camarade de turne en Normale supérieure, l'interrompait : « Dieu ne laisse pas errer jusqu'à la fin ceux qui le cherchant dans la bonne foi, ne l'ont pas trouvé. Il enverrait plutôt un ange... »

Et, Augustin répondait, avec un sourire de misère : « Alors jusqu'à la venue de l'ange, je puis être tranquille »³⁰.

[40]

L'ange ne vint qu'aux derniers jours. Mais la grâce s'était installée dans ce cœur d'incroyant, envoyée sans doute par les prières d'une maman et d'une femme sacrifiée à prier pour lui.

Augustin perd sa mère, devient malade au moment où la vie lui offre les plus souriantes perspectives. Il vient d'apprendre que son amour si profond pour Anne de Prefailles est agréé. Il a une situation des plus enviabiles dans les sphères du Haut Enseignement.

Et voici que tout se retire. Trois mois de soins épuisants à sa mère et au bébé de sa sœur Christine lui ont donné la phtisie. Il renonce courageusement à son amour, à sa carrière, à tout. Il part à Leysin pour y agoniser lentement.

³⁰ *Augustin ou le Maître est là*. I, 353.

La grâce l'a mûri. L'ange vient. C'est Largilier, l'ancien camarade, devenu Jésuite. C'est alors la lutte entre l'ange et Jacob. Mais on devine les sursauts. Notons-les. Ils sont significatifs de la marche de la grâce respectueuse de la nature, de tout l'humain.

Il est venu me convertir...

Prêtre et ami ensemble ? Ami, pour que je puisse devant Lui m'agacer librement.

Prêtre, ça m'est égal, voilà...

Et s'il n'a à me proposer qu'une nouvelle application de ses dogmes, aussi fatiguée que les autres, je veux pouvoir lui dire : « Il vaut mieux que tu t'en ailles, vois-tu ?... »

Qu'il ne profite pas de mon désarroi ! Qu'il ne [41] me jette pas à la tête ses hypothèses catholiques !... Qu'il ne prenne pas sa revanche sur moi avec les cartes truquées de la mort... Pas ça ! Pas ça !

- Oh non ! On ne m'a pas facilement. Moi-même je ne m'ai pas facilement. Dans un débat entre le Dieu catholique et moi, j'ai toujours fait en arrière, le même nombre de pas qu'en avant. Trois mois de la vie des miens m'ont porté assez près de ses sanctuaires. La grande houle de mon bonheur m'avait jeté sur leurs seuils. La douleur m'a reporté aux zones glacées...

- La douleur, dit le jeune religieux d'une voix de gorge douce et sourde. Ah c'est le grand mot et le grand scandale !... Aucun saint ne s'en est laissé distraire. Ils vivent d'elle. Ils la sollicitent. Quelle autre mesure mesurerait leur amour ? Atteindre Dieu par la voie des joies, on s'y heurte à trop de concurrences. Par celle des douleurs, on L'y trouve, pur et seul.

Augustin se remémora sa vieille formule : « Douleur, matière première de la Sainteté... Il dit qu'il n'ignorait pas ce curieux attrait de la vie des saints, la plus haute poésie de la terre³¹.

³¹ *Id.*, II, 469-472.

Le dialogue se poursuit, sinueux, heurté parfois. Largilier rappelle à son ami le rôle du Christ, de ses douleurs. Puis, il évoque le curé d'Ars, sans transition suffisante, semble-t-il, comme quelqu'un qui risque le quitte ou double de la grâce, à la manière de l'abbé Huvelin.

[42]

Le curé d'Ars t'aurait dit : « Mon ami, commencez par vous agenouiller ici et confessez-vous ». Il y a trois petites différences très accessoires. Les pécheurs s'en allaient vers lui, et c'est moi qui me suis déplacé. Ensuite c'étaient des pécheurs chargés de fautes, et j'oserai dire que très probablement tu ne l'es pas. Enfin c'était un saint.

- Je ne me trompe pas, dit Augustin, avec un tremblement bégayé, tu veux que sans la Foi au Sacrement ...

- Sans la Foi au sacrement, mais non sans Foi quelconque, puisque tu désires Dieu avec une partie de ton cœur, quoique non pas avec ton cœur tout entier.

Alors la houle changea de nature, devint épouvante. Augustin s'en aperçut, comprit en même temps qu'il ne résistait pas comme il aurait dû, ce qui augmenta son trouble. Il criait d'une pauvre voix basse : « Je ne suis pas préparé, voyons ! Je n'ai pas le cœur au point ! J'ai besoin de voir clair... »

Tout refus s'appuyait sur une résistance déjà fléchissante, et que des complicités minaient au fond de lui. D'autres forces en lui, malgré lui, trahissaient ; un murmure spontané, presque audible chuchotait : « Hors des rives, en pleine eau... » par répétitions continues et tenaces, diminuant chaque fois la distance entre lui et l'invraisemblable...

Et la confession vint, et tout, et l'Absolution, et la Communion le lendemain, pour l'ouvrier de la onzième heure, tout proche de sa fin.

[43]

On aura remarqué ces passages plus décisifs, que nous avons soulignés, et qui traduisent ce qu'on appellerait les touches directes de la grâce. Il semble qu'elle y transperce la trame de l'humain.

- Je saute tout, se disait-il, une fuite vers Dieu par les raccourcis... Commencant de dire tout bas l'acte de charité (sa pénitence reçue en confession) il prononça à débit lent : « Parce que vous êtes infiniment bon et aimable »... Comme le lui avait prescrit Largilier, il se laissait pénétrer par la présence de Dieu, cette chose si simple³².

Le retour à Dieu, dirons-nous, cette chose si simple, si par la prière incessante on attire la GRACE. Ce don de Dieu fait fondre l'orgueil de l'intelligence, ébranle les indécisions de la volonté. Il est non une composante de l'acte de foi, non une de ses parties, mais son âme vivante.

Comme il nous vient l'envie, en terminant chapitre, de dire aux croyants tièdes que nous sommes, aux pratiquants de la Foi comme incroyants de diverse teneur : Arrêtons-nous ! Il faut prier ! La grâce peut emprunter, dans la série des causes secondes, le modeste truchement de ces lignes.

³² *Id.*, 482-488 passim.

IV - LA FOI SEREINE AU SEIN DES DOULEURS

[44]

Il nous reste à présenter dans Malègue la Foi possédée dans la paix, même au milieu des douleurs. Non plus la foi en danger, ni dans sa naissance ou sa résurrection. Mais dans toute sa force, chez de pauvres humains.

On se rappelle peut-être la Marie-de-chez-nous, « son visage penché dans les mains, dans un abandon si pur ». Augustin l'a aimée. L'a-t-elle su ? Elle est partie s'ensevelir dans la vie dure et priante des Clarisses. Il ne s'agit pas de chagrin d'amour ni de piété sentimentale. Mais d'une grande force chrétienne, dont le mérite vaudra près de Dieu la conversion d'Augustin.

Madame Méridier, elle aussi, cache des trésors de vie chrétienne, derrière l'écran très humble de sa vie laborieuse. Si elle n'a pu avertir son fils et le soutenir au moment de sa crise religieuse, elle lui a donné l'exemple d'une foi aveuglément indomptable.

[45]

Mais il nous faut surtout regarder près d'elle le visage de sa fille Christine, penchée sur un petit berceau. Abandonnée par son mari, Christine est venue vivre près de sa mère, toute captée maintenant par son amour maternel.

C'est à ce moment que le malheur fond sur elle.

Le grand scandale encore, comme pour Augustin ! Et la réaction sera plus terrible dans ce cœur de maman, plus généreuse aussi.

Car la grâce sera là, avec la prière, une prière forcenée. Une Foi qui tient héroïquement, au plus fort d'une détresse très humaine.

Le bébé a poussé un cri dans la nuit. Premier symptôme d'une méningite tuberculeuse qui ne pardonnera pas. Le désarroi de cette

maman est affreux. Suivons-le pour y lire tout le jeu de la grâce et de la prière, inscrit sans truquage, au plus vif de la chair et du sang.

Notre-Dame est le premier refuge où Christine court éplorée.

*Un espoir en la sainte Vierge habite ces moments noirs d'avant l'aurore : le sentiment qu'il existe quelque part, pour Christine et son petit enfant, en d'imprécises régions conçues sur le modèle du très haut espace, une sorte de copie agrandie de sa tendresse, un réservoir de puissance à peu près infini, et dans l'arrière-fond, un sourire royal qui ne dirait pas son secret.*³³

[46]

Les soins une fois donnés au petit malade, c'est maintenant, dans la vue plus claire des malheurs entrevus, une sorte de monologue auquel elle s'abandonne, puis une tension de prière.

*Christine entasse d'un seul coup toutes ses inquiétudes dans un compartiment qui lui appartiendrait en propre, où seule, elle aurait pour le moment le droit de pénétrer et de s'affoler tout son saoul, sans que personne y regarde. Elle fait pour se mêler à autre chose un effort héroïque...*³⁴

- Il va falloir voir juste, se battre dur. Des puissances d'action désespérées se lèvent au cœur de Christine, quelque chose d'une gravité, d'un sérieux écrasant.

Le chapelet de tout-à-l'heure, c'était autant dire rien... une broderie, une musique, une espèce de fleur en vase, tout ce que vous voudrez de léger. Il faut une prière forcenée, profonde, inlassable, capable d'ébranler Dieu.

Christine est à genoux sur la descente de lit, contre son lit défait. Une neuvaine de messes avec communions ? Malgré de terribles difficultés d'horaire ?... Une autre neuvaine de

³³ Augustin, II, 210.

³⁴ Augustin, II, 211.

reconnaissance, après la guérison... un départ pour Lourdes ou Lisieux, plus tard ? Ce sont des moments. Il faudrait dans la direction de Dieu une tension [47] permanente, il faudrait qu'elle prenne chaque matin, et pour tout le jour, un besoin de Dieu éperdu, spécial, dans l'immense besoin général : « Seigneur, celui que vous aimez est malade ». Il y a des spécialistes de ces supplications-là. Elle écrivait aux Clarisses où est Marie... Ainsi pénètre-t-elle dans le monde de la prière avec cette intensité, cette clarté dans la profondeur, qu'elle partage avec Augustin, en d'autres royaumes que lui, des royaumes où il n'entre pas³⁵.

Image de prière, image de douleur chrétienne, de cette douleur portée « à bras tendus », comme les saints. Drame atroce de maman au Calvaire, qui fait mal à voir, un peu comme ces masques tragiques, affreux de mères que Michel Ange a peints au déluge du plafond de la Sixtine.

Christine, détournée du médecin, d'Augustin, de la chambre, regarde sa mère, et face à la familiarité du vieux visage, laisse pleurer, en rares larmes spasmodiques, par doses distinctes et brûlantes, le désespoir d'un pressentiment sans nom³⁶.

On commence une neuvaine. Et il n'y a pas de quoi sourire !

Ce qui touchait le plus peut-être, était son humble utilitarisme : Ce rappel des mots si simples : [48] Seigneur celui que vous aimez est malade, « cette vieille demande de toutes les âmes, les chrétiennes et les autres, d'être allégées de ce que la terminologie catholique appelle « les croix »... La sommation de guérir était pour dans neuf jours ! Il est vrai qu'on y entendait aussi parler de « mérites gagnés par nos

³⁵ *Id.*, 212-213.

³⁶ *Id.*, II, 216.

propres souffrances, joints aux mérites de Jésus et des saints », et toutes les paraphrases du mot éternel : « Que ce calice s'éloigne de moi. Néanmoins que votre volonté se fasse et non la mienne ! »

Augustin se dit alors que le neuvième jour pourrait venir pour ces femmes... que les dernières convulsions de la douleur et de la mort ne rompraient pas leur vie intérieure³⁷.

Double Calvaire. Dans la chambre contiguë, Madame Méridier épuisée, est bien près de sa fin.

Christine est allée à la messe matinale, communier sans doute. Augustin, qui tous les dimanches accompagne sa mère par un geste exclusivement filial, n'y est donc pas allé cette fois. Sur la demande de la malade, il lui lit la messe du jour. Pendant la récitation, Christine rentre. « Que s'est-elle dit, pensait Augustin, pendant sa prière et sa communion ? » Car il a remarqué chez sa sœur, « comme un retour aux temps heureux, comme un élan dans l'Espérance ».

[49]

Il constatait, comme il ne l'avait jamais fait, l'étonnante concordance de ces prières avec les situations morales, leur pouvoir de répondre à la multiforme angoisse humaine. Une vertu coulait d'elles, comme jadis des vêtements du Christ³⁸.

Et il regardait Christine qui écoutait l'Évangile de l'Officier du roi dont le fils était malade à Capharnaüm :

Jésus leur dit : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas ».

L'officier du roi lui dit : « Venez avant que mon enfant ne meure ! »

Jésus lui dit : « Va, ton enfant vit ».

³⁷ *Id.*, 237.

³⁸ *Id.*, 295.

Christine supportait d'entendre cela !

Il le savait. L'horreur qui ensanglanterait dans huit jours ces deux femmes (le médecin avait condamné l'enfant), n'éteindrait pas leur clarté intérieure. Elles se trouvaient avec Jésus dans l'union la plus intime et la plus étroite. Elles iraient jusqu'où Il voudrait les emmener, fût-ce en plein Calvaire. Sur ce chemin sanglant, elles porteraient avec docilité les conditions de leur vie, comme un porteur d'eau ses brocs aux bras³⁹.

La vieille maman se rend compte bientôt de toute la détresse de ses enfants, et de la mort qui approche, pour elle aussi.

[50]

Émettant tout naturellement sa prière, comme une autre forme de la respiration :

- Oh mon Dieu ! S'il n'y avait pas Vous !

Quand tu sortiras, continua-t-elle, tu iras chez Monsieur le curé, lui demander de venir me donner la Sainte Communion et l'Extrême-Onction.

Ce grand mot d'Extrême-Onction descendit en Augustin, avec une magnificence solitaire, flambeau qui sans s'éteindre, s'enfoncerait sous de profondes eaux. Lentement naissait et prenait corps une certaine chose grave, imprécise, d'immense hauteur au-dessus de la vie, devant quoi la Mort même paraissait secondaire et même traversable⁴⁰.

Le Chanoine B. vint communier la malade.

« Pax huic domui ».

Augustin vit le prêtre s'agenouiller en face du petit autel. Devant ces flammes exsangues de bougies de plein jour il pencha sa tête de loup gris. Un miroitement luisait entre les

³⁹ *Id.*, 296.

⁴⁰ *Id.*, 313.

bougies. Christine répondait aux versets latins sur l'aspersion par l'hysope et la blancheur passant celle des neiges...⁴¹

Il comprit que tout ce qui lui avait jusqu'alors paru recueillement n'en était que l'imitation et l'ombre. Il le retrouvait en sa plénitude sur les [51] traits immobiles de sa mère, dans l'expression de gravité immensément profonde que l'âme arrivait à imposer par sa seule présence, à toute cette chair emparée et bleuie...

Petites croix d'huile.

Christine dialoguait en latin avec le vieux prêtre. Il s'agissait de la puissance du diable et de l'imposition des mains. Les formules classaient les fautes par région d'origine avec une grande simplicité, comme des crus et des denrées. Le cours des paroles s'interrompait quand le chanoine saisissait les cotons préparés ou qu'incombaient à Christine des opérations douces et lentes, comme de découvrir les pieds en écartant les draps. L'effort vocal reprenait quand le pouce traçait les petites croix d'huile... Dans la formule répétée... revenait le même mot : « et suam piissimam » avec la monotonie d'une chanson d'ouvrier.

Grande assurance, que de guérir ainsi l'âme de la langueur et de l'infirmité née de ses fautes, et que la formidable paternité de Dieu agit par le moyen de ces petites croix d'huile !⁴²

- Vous avez double inquiétude, Madame ?

- Monsieur le Chanoine, pour mon petit enfant ce ne sont plus des inquiétudes, dit Christine d'une voix ravagée et respectueuse.

Comme il avait l'air d'attendre une explication, [52] elle éclata en bredouillements reniflés, où l'on entendait le mot : Calvaire.

⁴¹ *Id.*, 324.

⁴² *Id.*, 326-327.

- *Mon enfant, dit le vieillard, il est réellement des circonstances, où les seules conduites possibles sont les conduites héroïques. Bien peu de martyrs ont cherché le martyre. Tous l'ont accepté cependant...*⁴³

Le médecin venait tous les jours, pour les deux malades. Patient, il savait son rôle terminé, donnait de « gauches réponses qui s'entêtaient à ne pas mentionner la visiteuse noire, lui laissaient la charge de s'annoncer elle-même officiellement, quand tous ses précurseurs se promenaient par la chambre ».

Le vieillard aux croix d'huile savait mieux parler de la Mort !⁴⁴

Christine allait, venait, déchiquetée de tristesse et de stupeur. Elle ouvrait les placards, les refermait, ne sachant ce qu'elle venait y prendre. Elle entrait dans sa chambre, en ressortait d'un air égaré. Augustin l'y surprit, agenouillée, la tête enfouie, les épaules agitées de petites secousses. Un continuel : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible », pleurait sans cesse en elle. Il y pleurerait encore, plein de cette invraisemblance dont s'accompagnent toutes les morts, comme avait fait jadis pour Augustin la mort de son père, et comme elles font toujours⁴⁵.

[53]

On croyait la mort arrivée. L'enfant vivait toujours, sa mère près du berceau.

Peine nouvelle dans la catégorie des peines. L'attente d'une mort qui ne veut pas venir. Elle s'est annoncée, mais on a pris pour elle un de ses avant-courriers terribles... Le cœur des mères doit tisser, détisser, recoudre, découdre ses sacrifices, pour rien, pour le bon plaisir de la Mort. Peut-être lui

⁴³ *Id.*, 327.

⁴⁴ *Id.*, 328-329.

⁴⁵ *Id.*, 330.

impose-t-elle d'atteindre un état moral rare et haut dont il faut s'y prendre à plusieurs fois pour engranger l'entière richesse⁴⁶.

Le bébé repose mort. Dieu l'a redemandé à Christine, ce vendredi à trois heures. Elle l'avait prévu.

*Ce blanc de cire, sur le blanc de neige différent de lui, cette immobilité parmi trente centimètres de lainage et de couches de lin, c'était tout ce dont avait besoin la Mort pour sculpter son étonnante imitation d'éternité...*⁴⁷

« Comme il est beau, dit Christine, avec un invraisemblable sourire fixé sur son petit enfant... On doit, continuait-elle d'une voix liquide et sans consonne, dire sa prière devant lui comme devant un ange... On ne l'emportera pas dans ce manteau-ci, continuait-elle, mais dans sa petite robe de baptême. Il avait tellement maigri, n'est-ce [54] pas ? J'ai pu la lui remettre. Dieu me le redemande dans la robe où je le lui ai donné... Est-ce que Dieu n'aime pas autant que moi mon petit enfant ? Pour assurer son éternité bienheureuse, si Dieu me demande de me crucifier avec Lui, rien que moi... moi toute seule avec mes chagrins... je peux ».

Et lentement, séparant les syllabes, notant une coïncidence d'importance extrême :

« Dieu me l'a demandé aujourd'hui, vendredi, à trois heures du soir ».

Augustin comprit tout-à-coup l'obscur indication de ce matin : « Je le garderai jusqu'à trois heures » et l'allusion qu'elle venait de faire à Dieu, qui lui demandait de se crucifier avec Lui. Ces deux circonstances confluaient comme une commune évocation de la mort de Jésus⁴⁸.

⁴⁶ *Id.*, 338.

⁴⁷ *Id.*, 344.

⁴⁸ *Id.*, 345-346.

Il fallut cacher à la moribonde la mort du bébé. Mais elle devina. Elle demeurait sereine pourtant.

A elle aussi, Dieu était calmement et naturellement doux. Quelques âmes ne perdent jamais le sentiment de la paternité de Dieu. Elle demanda à voir le corps de l'enfant. Il sembla à Augustin qu'il allait tuer sa mère.

- Maman a déjà vu bien des morts, dit Christine. La pensée de la mort lui est familière. La [55] Mort, c'est la présence de Dieu pour dans quelques heures. C'est le plus grand des sacrements...⁴⁹

Certes Christine avait raison. Depuis les lointaines années où les tâches de la vie la reçurent toute fraîche, jeune fille aux nattes calmes autour d'une figure lisse, l'habitude de s'oublier soi-même, la constante soumission à la volonté de Dieu, la défiance instinctive des joies terrestres, préparaient sa mère à toutes les épreuves lorsqu'elles se présenteraient, et l'y égaleraient naturellement. La grande douleur des départs éternels ne faisait qu'épaissir autour de certains moments privilégiés, la gravité générale de toute vie. La mort ne recélait aucun mystère : Elle était, comme disait le catéchisme, la « séparation de l'âme d'avec le corps », sa comparution en « jugement particulier », devant le « Tribunal de Dieu ». Ne s'y présentait-elle pas à toutes ses communions ?⁵⁰

La Mort est là :

- Tu communieras avec ta sœur pour ta pauvre mère, n'est-ce pas ?

Augustin sentit un coup au cœur... avec un mélange de dégoût de lui-même et de froid désespoir.

- Pas tout de suite, si tu veux, continua-t-elle. Mais plus tard, quand tu te sentiras préparé... Lorsque je serai morte, je

⁴⁹ *Id.*, 352.

⁵⁰ *Id.*, 353.

prierai bien mieux pour toi, vois-tu, parce que ce que je ne comprends pas maintenant, je le comprendrai... Qu'est-ce [56] que quelques années ? fit-elle... Rien ne dure longtemps. Nous serons tous réunis un jour dans la vue de Dieu, avec ton pauvre père... Tu verras...

Ce fut ce « tu verras » et la fin qui lui creva le cœur. Elle se servait habituellement de ces mots, autrefois, pour lui promettre les récompenses enfantines...⁵¹

Les commentaires sont bien vains après ces textes. Ceux-ci parlent d'eux-mêmes, et remuent au fond de tout cœur chrétien, ces nappes de foi que des mamans y ont déposées, et qui ne font que dormir chez ceux qui ne pratiquent plus. Nous voilà bien loin des puérités d'une tradition religieuse superficielle, ou même, disons-le en nous faisant bien comprendre, des degrés mécaniques de la *Foi* réduite à une pure analyse.

Pouvait-on l'analyser en contact plus étroit avec la vie, sans tricher, puisque nous l'avons vue aux prises avec les plus douloureux problèmes : la souffrance et la mort ?

Aussi espérons-nous que ces témoignages si sincères, si loyaux, si près du réel, donneront à tous le désir de posséder mieux cette Perle précieuse, si précieuse que le marchand qui l'a rencontrée, a tout vendu pour l'acquérir⁵².

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLoux.
(imprimé en Belgique).

⁵¹ *Id.*, 357-358.

⁵² Mt 13, 45-46.